

LA MAISON SUR LE ROCHER ET LA MAISON SUR LE SABLE

(Mt 7, 24-27 // Lc 6, 47-49)

(modifié le 25 mars 2007)

LE TEXTE

Matthieu 7, 24-27

Récitatif 1

- 24 « Quiconque entend mes paroles que voici
et fait celles-ci,
à quoi sera-t-il comparable ?
à un homme avisé
qui a bâti sa maison sur le rocher.
- 25 Et la pluie est tombée,
les torrents sont venus,
et les vents ont soufflé
et se sont déchaînés contre cette maison.
Et elle ne s'est pas écroulée,
car elle était fondée sur le rocher.

Récitatif 2

- 26 Quiconque entend mes paroles que voici
et ne fait pas celles-ci,
à quoi sera-t-il comparable ?
à un homme insensé
qui a bâti sa maison sur le sable.
- 27 Et la pluie est tombée,
les torrents sont venus,
et les vents ont soufflé
et se sont déchaînés contre cette maison.
Et elle s'est écroulée
et son écroulement fut grand. »

Traduction de Marcel Jousse revue par la Commission des Récitatifs de l'association Marcel Jousse
et adoptée les 4 et 5 août 2001.

Rythmomélie de Gabrielle Desgrées du Loû.

LE PLAN DU COMMENTAIRE

« Quiconque entend mes paroles que voici... »	3
« ... et fait celles-ci... »	5
« ... et ne fait pas celles-ci... »	11
« ... qui a bâti sa maison... »	12
« ... qui a bâti sa maison sur le rocher... »	16
« ... qui a bâti sa maison sur le sable... »	21
« ... et la pluie est tombée... »	23
« ... les torrents sont venus... »	27
« ... et les vents ont soufflé et se sont déchaînés... »	28

COMMENTAIRE

« Quiconque entend mes paroles que voici »

« Quiconque entend mes paroles que voici » est la traduction littérale et donc usuelle. Mais cette traduction passe-partout ne rend pas compte de la réalité pédagogique palestinienne qui est sous-tendue et que nous révèle Marcel Jousse.

Chez nous, effectivement, on entend la parole de quelqu'un, au mieux, on l'écoute, mais il est rare qu'on retienne le mot à mot de ce qui est enseigné, cette parole étant d'ailleurs sans structure particulière, de style parlé et non de style oral.

Dans le milieu ethnique palestinien, nous sommes dans un milieu de mémorisateurs. L'enseignant donne, non pas des sermons ou des discours, de style parlé, mais bien des leçons courtes, bien frappées, de style oral. Ces leçons sont construites pour être mémorisables, même après une seule audition. Pour cela, elles sont structurées suivant des **lois mnémoniques** : balancement corporel, balancement propositionnel, rythme-mélodie, formules propositionnelles courtes, et suivant des **procédés mnémotechniques** : allitérations, assonances, jeux de mots, mots-agraves, symétries, ordrage et comptage ¹.

Les auditeurs sont toujours des apprenants par l'audition, parce qu'ils sont exercés depuis l'enfance et aidés par ces lois mnémoniques et ces procédés mnémotechniques, à retenir par cœur les leçons d'un enseignant, même après une seule audition. Par conséquent, ce ne sont jamais de simples auditeurs, même si ce sont des gens de passage, mais toujours, peu ou prou, ce sont des mémorisateurs, qui apprennent par l'audition.

Voilà pourquoi Jousse ne traduit pas par *entendre la parole* mais par *apprendre (par l'audition)* ou *auditionner*.

« Le milieu palestinien n'est pas un milieu d'auditeurs, mais si j'ose dire d'auditionneurs. Il apprend par l'audition. C'est la grande difficulté de traduire le geste *shana* parce que nous traduisons cela par écouter ou entendre, alors qu'il faudrait traduire cela par « apprendre par l'audition », auditionner. Par exemple, quand vous avez cette phrase : « Quiconque entend mes leçons » : entendre n'est pas du tout la traduction. Apprendre serait plus exact. Il faudrait : « auditionner » = celui qui apprend par l'audition.

« En temps ordinaire, on ne fait jamais une traduction logique de ce mot-là. On traduit par *entendre* ou *écouter*, ce qui n'a aucune espèce de sens. Les auditeurs du milieu palestinien sont des auditionneurs, c'est-à-dire des apprenants par l'audition. » ²

Et voilà aussi pourquoi Marcel Jousse traduit le mot « paroles » par le mot « leçons ». Certains n'ont pas manqué d'être choqués par ce terme de *leçons* appliqué à des textes bibliques. D'aucuns crient à la réduction de sens. Et pourtant, traditionnellement, dans l'Eglise catholique, les lectures qui étaient faites à l'Office de nuit s'appelaient des « leçons » et, dans le monachisme ancien, ces leçons étaient récitées de mémoire, dans l'obscurité de la nuit.

Ce terme de *leçon* renvoie à une double réalité pédagogique : la leçon est ce qui *se lit* et ce qui *s'apprend par cœur*. En effet, dans nos systèmes scolaires, la leçon reste encore le texte écrit que l'élève doit apprendre par cœur. Avec cette différence toutefois que ni le cours du maître, de « style parlé », ni le résumé de « style écrit », que doit apprendre l'élève, n'ont été structurés pour être facilement mémorisables par les élèves. Compte-tenu de tout ce que nous

¹ Pour toutes ces questions, se reporter au livre de Yves Beaupérin, *Rabbi Iéshoua de Nazareth, une pédagogie globale : du style écrit au geste global*, DésIris, 2000.

² Marcel JOUSSE, *Hautes Etudes*, 15 novembre 1938, 2^{ème} cours, *Rabbi Iéshoua, mémorisateur d'apocalypses*, p. 23.

enseigne Marcel Jousse sur le rapport entre oralité et écriture dans une pédagogie de style global-oral, on comprendra aisément que celui-ci, lorsqu'il nous propose le terme *leçon*, ne retient que la deuxième acception du terme : le texte qui s'apprend par cœur mais le texte structuré suivant les lois du style global-oral afin d'être facilement mémorisé.

« ... et fait celles-ci... »

« Faire » ou « mettre en pratique » ?

On donne habituellement à la formule « faire mes paroles » un sens moral et on traduit systématiquement par « mettre en pratique mes paroles ». Il s'agirait donc d'obéir aux commandements et de pratiquer la vertu. Cela semble confirmé par la récitation dont Matthieu fait précéder cette parabole :

« Ce n'est pas quiconque me dit :
« Seigneur ! Seigneur ! »
qui entrera dans le Royaume des cieux
mais celui qui fait la volonté de mon Père aux cieux. »
(Mt 7, 21)

Des récitations rabbiniques, formulièrement identiques à celle de Rabbi Iéshoua, semblent également confirmer cette compréhension :

« Quiconque a une sagesse
plus nombreuse que ses œuvres,
à quoi sera-t-il comparable ?
A un arbre
dont les branches sont nombreuses
et dont les racines sont rares.
Et le vent est venu,
et il a arraché celui-ci
et il l'a renversé sur sa face.

Quiconque a des œuvres
plus nombreuses que sa sagesse,
à quoi sera-t-il comparable ?
A un arbre,
dont les racines sont nombreuses
et dont les branches sont rares.
Et quand tous les vents du monde sont venus
et se sont déchaînés contre lui,
point ils ne l'ont ébranlé de sa place. »³

« Elisha ben Aboujah récitait :

« Un homme vertueux qui a étudié la Torah
est comme un architecte
qui construirait des murs en brique sur des fondations de pierre :
son bâtiment résistera aux plus fortes inondations.

« Mais celui qui étudie la Torah sans pratiquer la vertu
est comme un architecte
qui ferait ses fondations en brique et ses murs en pierre :
la moindre crue renversera sa construction. »⁴

³ Rabbi Eléazar ben Azariah, *Pirké Abot*, III, 17, cité et commenté par Marcel JOUSSE dans *Hautes Etudes*, 2 avril 1935, 18^{ème} cours, *La parabole et le proverbe*.

⁴ Abot de Rabbi Nathan, § 24.

Mais est-ce bien là le sens profond que lui donne Rabbi Iéshoua ? En effet, en toute rigueur, si on met en pratique, au sens moral, la Parole, alors on fait ce que dit la Parole, mais on ne fait pas la Parole. La difficulté vient de ce que, dans le milieu ethnique français, on ne dit pas qu'on fait une parole quand on l'exprime, parce que la parole n'est plus perçue comme un geste. En français, on dit une parole. Par contre, on dit bien : *faire* une prière ou *faire* un cours, alors que ceux-ci sont à l'évidence des discours. Dans le milieu ethnique palestinien, où la Parole est toujours perçue comme un geste global, *faire une parole*, c'est d'abord et avant tout l'exprimer globalement.

C'est donc sans aucun doute dans ce dernier sens qu'il faut d'abord comprendre : « faire mes leçons » = « gestualiser mes leçons ». On peut d'ailleurs remarquer que le mot grec *ποιέω*, qu'on traduit par *faire*, a donné en français : poème, poésie, poète. La poésie ancienne était certainement, à la fois, geste corporel-manuel et geste laryngo-buccal.

Précisément, Marcel Jousse, lorsqu'il commente la parabole de Rabbi Eléazar ben Azariah, citée ci-dessus, ne semble pas comprendre l'expression *les œuvres* comme étant les œuvres de justice et de vertu, mais comme la corporalisation de la parole, en opposition à sa simple verbalisation :

« Voilà donc ce que ce Rabbi Eléazar ben Azariah nous donne pour nous montrer la nécessité de réciter, non seulement avec sa bouche, mais avec tout son corps, l'enseignement reçu, l'enseignement entendu, l'enseignement appris, car je vous ai dit qu'il y avait toujours synonymie profonde entre *shana*, *kama* et *lamad*. Lorsque nous aurons à traduire, nous pourrions traduire par *posséder*, par *entendre*, par *recevoir*, mais disons-nous bien que ce sont les variantes d'une même attitude fondamentale qui est, au fond, *savoir l'enseignement*. La science doit logiquement, en Israël, susciter l'action et de là, justement, la stabilité et, dans les mashals, on fixe l'attention sur ce qui se passerait si ces deux choses-là n'étaient pas consécutives dans l'organisme. »⁵

Ailleurs, il revient encore sur *faire la parole* entendu comme *corporaliser la leçon* :

« Quand l'enseignement ne va passer que de bouche..., il va être bâti sur le sable et non pas sur la pierre, et l'oubli va immédiatement s'installer. Ils ont admirablement vu que la gesticulation était un outil de mémorisation formidable et que le bâti, c'est-à-dire le fils, le bâti était d'autant mieux bâti qu'il était bâti avec des actions. Et c'est pour cela qu'on ne devrait pas traduire *bâtir* mais *instruire*.

« Le fils que j'ai en face de moi, c'est celui que j'ai bâti avec ces pierres vivantes de mes récitatifs, mais s'il n'est bâti qu'avec des paroles, c'est comme quelqu'un qui se regarde dans le miroir, comme le disait très bien Jacques dans son épître : « il regarde dans le miroir le visage de sa nativité et il s'en va, et c'est disparu ».

« En Israël, on a eu cette conviction de l'inutilité de la Torah quand elle était purement orale, quand elle n'était pas corporalisée...

« *Quiconque sait la Torah
et qui ne fait pas (qui ne corporalise pas, qui n'agit pas celle-ci),
mieux serait-il pour lui
qu'il ne soit pas venu au monde* ».

« Voilà la plus grande chose en Israël. Naturellement, vous reconnaissez une formule qui a été récitée par Rabbi Aquiba dans la circonstance la plus tragique de sa vie :

⁵ Marcel JOUSSE, 2 avril 1935, 18^{ème} cours, *La parabole et le proverbe*, p. 371.

« *Ecoute Israël, ton Elohim, c'est YHWH, YHWH seul,
Et c'est en le faisant par des gestes que tu le comprendras* ». ⁶

« C'est là justement qu'est la base même de la pédagogie d'Israël...

« En Israël, toujours on a voulu qu'il n'y ait pas hiatus entre recevoir, apprendre, et puis faire, agir, corporaliser et donc en même temps mémoriser fondamentalement. L'action est une mémorisation. On ne sait parfaitement que lorsqu'on a agi... Alors nous comprenons toute cette mécanique de bâtir qui est agir, qui est construire par des gestes sur la pierre. » ⁷

Pour Marcel Jousse, Rabbi Iéshoua, dans cette récitation de la Maison sur rocher et sur sable, semble opposer deux sortes d'auditeurs : ceux qui apprennent par l'audition, puis remémorent, ruminent la leçon en la gestualisant ; ceux qui apprennent par l'audition, mais négligent ensuite de remémorer, de ruminer, en ne la gestualisant pas.

Les deux sortes de justice

Plus profondément encore, ce ne sont pas seulement deux sortes d'apprenants que Iéshoua oppose mais deux sortes de justice, ainsi que le suggèrent deux remarques intéressantes, l'une de Mgr Alichoran et l'autre de Claire Mazas :

« Donc *celui qui entend mes paroles que voici et qui les fait* : c'est toujours le même verbe *faire*, le même que pour les fruits et les arbres [en Mt 7, 15-20]. » ⁸

« Noter que le verbe *faire* revient neuf fois dans ces quinze versets : aux versets 17a, 17b, 18a, 18b, 19a, 21, 22, 24 et 26. Cette même racine '*abed* : *faire*, se présente vingt-quatre fois dans ce sermon sur la montagne, proportion quatre fois supérieure à celle de tout l'évangile de Matthieu.

« Ce n'est peut-être pas non plus un hasard si les **nsab bapé** : preneurs de visages, par contraste, sont nommés vingt-quatre fois dans Matthieu ! Quel humour ! » ⁹

Plus que de l'humour, il s'agit bien d'une opposition entre deux justices : la justice pharisaïque, celle des *preneurs de visages* (traduction du mot *hypocrites* par la Pshytta) ou des *comédiens* (traduction du même mot par Marcel Jousse), qui est précisément la justice de *la mise en pratique* de la Tôrâh, dans laquelle on trouve l'apparence de la justice parce que le cœur n'est pas changé en profondeur ; la justice évangélique, qui est celle véritablement du *faire la Parole*, laquelle vise à transformer le cœur de l'homme, afin que la justice ne soit plus une apparence.

Il faut, en effet, replacer la perle-leçon de la Maison sur rocher et sur sable dans le collier-compteur de Matthieu, de façon à bénéficier de l'éclairage particulier que cet environnement va procurer à la parabole.

Nous prenons ce collier-compteur dans la version française de la Pshytta.

« Prenez garde aux prophètes menteurs
qui viennent chez vous dans des vêtements d'agneaux,
alors qu'à l'intérieur ils sont des loups ravisseurs.

⁶ Exode ex. Rb. Pas. p. 40.

⁷ Marcel JOUSSE, *Hautes Etudes*, 8 janvier 1935, 7^{ème} cours, *La parabole orale des rabbis*, pp. 135-137.

⁸ Mgr Alichoran, *L'enseignement de Jésus au sommet de la montagne (Matthieu 5 à 7)*, Traduction de la Pshytta et commentaire, Abbaye de Bellefontaine, Spiritualité orientale n° 80, 2002, p. 195.

⁹ Mgr Alichoran, *L'enseignement de Jésus le Christ au sommet de la montagne, Evangile de saint Matthieu, chapitres 5 à 7, Texte de la Pshytta traduit de l'araméen*, 2000, p. 116.

C'est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez.
Est-ce sur les ronces qu'on cueille les raisins ?
ou sur les chardons les figes ?

Ainsi tout arbre bon des fruits beaux **fait**,
mais un arbre mauvais des fruits mauvais **fait**.
Il ne peut l'arbre bon des fruits mauvais **faire**,
ni non plus l'arbre mauvais des fruits bons **faire**.
Tout arbre qui ne **fait** pas des fruits bons
est coupé et dans le feu va **s'effondrer**. [même verbe qu'en Mt 7, 19, 25 et 27]

C'est donc à leurs fruits que vous les reconnaîtrez.

Ce n'est pas celui qui me dit :
« mon Maître, mon Maître »
qui va entrer dans le royaume des cieux
mais c'est celui qui **fait** la volonté de mon Père qui est dans les cieux.

Beaucoup me diront en ce jour-là :
« mon Maître, mon Maître »
n'est-ce pas en ton nom que nous avons prophétisé ?
en ton nom que nous avons fait-sortir les démons ?
en ton nom que nous avons **fait** beaucoup de miracles ?
Alors je leur dirai publiquement :
« Je ne vous ai jamais connus ;
Eloignez-vous de moi,
vous qui travaillez pour l'iniquité. »
(Mt 7, 15-23)

Il s'agit bien ici d'enseigners, les prophètes, qualifiés de menteurs, parce que leur apparence est celle d'agneaux, alors que leur intérieur est celui de loups. Jésus se situe bien dans une dialectique extérieur-intérieur et il la renforce à travers la comparaison avec l'arbre bon ou mauvais. C'est la nature profonde qui produit les fruits et non l'apparence. Il faut même se méfier de certains fruits, comme semble le suggérer Jésus lui-même, un peu plus loin, lorsqu'il parle de prophétie, d'exorcisme et de miracle, alors que, pour lui, ces auteurs « travaillent pour l'iniquité » !

Etonnante affirmation de la part de Jésus, car on se voit mal produire de telles œuvres, sans être profondément saint, ainsi qu'en témoigne l'aveugle-né guéri par Jésus :

« Nous savons que Dieu n'écoute pas les pécheurs,
mais si quelqu'un est religieux et fait sa volonté,
celui-là il l'écoute.
Jamais on a ouï dire
que quelqu'un ait ouvert les yeux d'un aveugle-né.
Si cet homme ne venait pas de Dieu,
il ne pourrait rien faire. »
(Jn 9, 31-33)

Une fois de plus, Jésus nous invite à convertir notre mentalité : produire des œuvres extraordinaires ne prouve pas la bonté foncière de l'arbre qui les fait. On voit d'ailleurs, dans l'Évangile, le cas d'une personne qui fait des miracles au nom de Jésus, sans être de ses disciples :

« Jean prit la parole
et dit :
‘Maître,
nous avons vu quelqu’un expulser des démons en ton nom,
et nous voulions l’en empêcher,
parce qu’il ne te suit pas avec nous.’
Mais Jésus lui dit :
‘Ne l’en empêchez pas,
car qui n’est pas contre vous est pour vous.’ »
(Lc 9, 49-50)

C’est aussi ce que suggère l’apôtre Paul quand il affirme :

« Si je distribue tout de ce qui m’appartient,
si je livre mon corps afin d’être brûlé,
si je n’ai pas l’amour,
tout ne me sert de rien. »
(1 Co 13, 3)

Mettre en pratique les paroles de Jésus, dans le sens moral de faire ce qu’elles disent, relève toujours de la justice pharisaïque, car ce ne sont pas les œuvres bonnes qui rendent justes, mais la justice qui rend les œuvres bonnes.

« Faire » et « délier »

Pour bien comprendre le sens du mot « faire », il convient de rechercher si, dans la bouche de Jésus, ce mot ne se bilatéralise pas avec un autre, qui, par contraste, en fournirait le sens. Ce couple, nous l’avons dans un autre passage de Matthieu : il s’agit du couple *déliier-faire* :

« Ne pensez pas,
que je sois venu délier (‘*shre*’ dans la Pshytta)
la Tôrâh et les prophètes.
Je ne suis pas venu délier,
mais remplir.
Car, en vérité, je vous dis :
jusqu’à ce que passe le ciel et la terre,
pas un seul yod ni un seul petit trait,
ne passera de la Tôrâh,
jusqu’à ce que tout soit.
Quiconque déliera (neshre’ dans la Pshytta) un seul de ces commandements
les plus petits
et enseignera de cette façon aux hommes,
celui-là sera appelé le plus petit,
dans le Royaume des Cieux.
Mais qui fera un seul de ces commandements
les plus petits
et enseignera de cette façon aux hommes,
celui-là sera appelé grand,
dans le Royaume des Cieux.
Car je vous dis
que si votre justice n’est pas plus abondante

que celle des savants-dans-les-Ecritures et des pharisiens,
vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux. »
(Mt 5, 17-20)

En réalité, dans ce texte, nous avons une double bilatéralisation, constituée par un double domino : le domino *déliier-remplir*, en ce qui concerne Jésus ; et le domino *déliier-faire*, en ce qui concerne ses appreneurs. A Iéshoua donc de *remplir* la Tôrâh, à ses appreneurs de la *faire*.

Remarquons tout d'abord que dans la Pshytta, il y a deux mots pour désigner la Tôrâh, contrairement au grec qui ne comporte qu'un seul mot : *nomos*. Dans l'araméen de la Pshytta, nous avons *namosa*, qui désigne la Tôrâh écrite, et *oreita*¹⁰, qui désigne la Tôrâh orale. Or, il est intéressant de noter que, dans le texte ci-dessus, la Tôrâh dont il est question est la Tôrâh écrite, ce qui est confirmé par la mention du yod et du menu trait.

Le couple *lier-déliier* est un couple formulaire de la tradition talmudique qui signifie d'abord *apprendre-ne plus apprendre*, et par consécution *connaître-ne plus connaître, pratiquer-ne plus pratiquer*.

On ne voit pas Rabbi Iéshoua ne plus réciter la Tôrâh écrite, la Parole même de Dieu, et enseigner à ses appreneurs à ne plus la réciter. Car ne plus la réciter, ce serait ne plus la connaître, et donc ne plus la pratiquer. Si *déliier*, c'était ne plus faire apprendre, alors celui qui ferait ainsi, serait pécheur et serait dans l'impossibilité d'entrer dans le Royaume des Cieux. Or, au verset 19, celui qui délie et enseigne de cette façon aux hommes est simplement appelé *le plus petit* dans le Royaume des Cieux, c'est-à-dire qu'il reçoit le titre le moins élevé dans cette école qu'est le Royaume des Cieux.

C'est donc que le mot *déliier* revêt ici un autre sens que nous suggère Mgr Alichoran, lorsqu'il traduit *déliier* par *interpréter*, en faisant remarquer que, que, du fait, que *déliier* se balance, dans ce texte, avec *remplir*, d'une part, et avec *faire*, d'autre part, il convient de le traduire autrement.

Interpréter un texte, c'est le gloser, le diluer dans les commentaires, mais c'est surtout le soumettre à une activité humaine, consciente et volontaire, d'interprétation intellectuelle et moralisante, ce qui est précisément le rôle de la Tôrâh orale des rabbis. La parole de Iéshoua : « quiconque interprétera un seul de ces commandements les plus petits et enseignera de cette façon aux hommes » vise donc l'activité des rabbis, dans l'enseignement des interprétations de la Tôrâh écrite que constitue la Tôrâh orale.

Et puisque *faire un seul de ces commandements les plus petits* se balance avec *déliier-interpréter un seul de ces commandements les plus petits*, « faire » désigne donc un autre rapport avec la Tôrâh écrite que celui des scribes et des pharisiens, un autre que celui d'une interprétation humaine, intellectuelle et morale.

Cet autre rapport va nous être indiqué par le fait que si, en ce qui concerne les appreneurs *faire* se balance avec *déliier*, pour Iéshoua, c'est *remplir* qui se balance avec *déliier*. Pour Iéshoua, remplir la Tôrâh écrite, ce n'est pas seulement la mettre en pratique, au sens moral, ni même accomplir, réaliser, ce qu'elle annonce, au sens intellectuel. Pour Iéshoua, remplir la Tôrâh, c'est la remplir de sa présence, en sorte que désormais, celui qui récitera la Tôrâh écrite se trouve en présence de Iéshoua lui-même. Nous avons vu par ailleurs¹¹ que la transsubstantiation du pain azyme et du vin en la chair et le sang de Rabbi Iéshoua est indissociablement la transsubstantiation de la Tôrâh écrite en la personne de ce même Rabbi

¹⁰ Marcel Jousse orthographie ce mot « orayêtâ » dans ses cours et ses mémoires.

¹¹ cf. le commentaire *La Chair et le Sang de l'Enseigneur*.

Iéshoua. Désormais donc, celui qui récite, dans la foi, la Tôrâh écrite, se tourne vers Rabbi Iéshoua. En conséquence, *faire la Parole*, pour nous, renvoie à un autre rapport à la Parole de Dieu qui est celui de la liturgie, dont le nom indique bien de quoi il s'agit : « action du peuple ». Faire la Parole, c'est la célébrer liturgiquement et donc bien la gestualiser globalement, afin d'intussusceptionner mimismologiquement Rabbi Iéshoua pour devenir lui¹². Ici, la justice qui en découle n'est plus une justice humaine des œuvres mais une justice divine de participation à la justice qui est Iéshoua lui-même, mort et ressuscité.

C'est ce que nous enseigne l'apôtre Paul dans son épître aux Philippiens :

« ...pour que je gagne le Christ
et que je sois trouvé en lui,
n'ayant pas ma justice,
celle qui vient de la Tôrâh,
mais celle (qui vient) par la foi au Christ,
la justice qui vient de Dieu,
fondée sur la foi,
pour le connaître,
et la puissance de son éveil
et la communion à ses souffrances,
m'étant conformé (συνμορφίζομενος) à sa mort,
afin de parvenir, s'il est possible, à son éveil,
celui d'entre les morts. »

(Ph 3, 9-11)

D'après l'apôtre, la justice qui vient de Dieu, et non pas de la Tôrâh, consiste à connaître le Christ, la puissance de son éveil (résurrection) et la communion à ses souffrances. Mais cette connaissance et cette communion se réalise en se « conformant » (συνμορφίζομενος) à sa mort, c'est-à-dire en adoptant la même forme, la même apparence. Il ne s'agit pas de donner à ce mot un sens moral, entendu comme une participation à ses souffrances, due au fait que nous souffrions, nous aussi, physiquement ou moralement. Car, ce serait encore une activité humaine, relevant de l'économie de la Tôrâh. Ce mot nous semble désigner la conformité mimismologique réalisée par les sacrements de baptême et de l'eucharistie, où la mort du Christ est signifiée symboliquement, afin de nous donner part à ses souffrances, sans que nous ayions à souffrir réellement, comme le souligne Cyrille de Jérusalem dans une de ses mystagogies :

« Ô fait nouveau et paradoxal ! Nous ne sommes pas morts en réalité et nous ne sommes pas réellement ressuscités après le crucifiement, mais notre baptême a été **une reproduction dans l'image** (Marcel Jousse parlerait de *mimodrame global*), et le salut a été réellement opéré en nous. Le Christ a été crucifié en fait, il a été enseveli et il est vraiment ressuscité : et de tout cela il nous a été fait don, pour que, par **la participation à l'imitation de sa Passion** (Marcel Jousse parlerait d'*intussusception mimismologique*), nous obtenions réellement le salut. Quel excès d'amour pour les hommes ! Dans ses mains et ses pieds, le Christ a souffert les blessures des clous meurtriers, il a enduré la douleur la plus vive, et à moi, sans que je souffre, sans que je peine, par la seule participation à sa Passion, il a fait don du salut. »¹³

¹² Pour un développement et une justification de cette affirmation, nous renvoyons à notre livre *Anthropologie du geste symbolique*, L'Harmattan, 2002, troisième partie : *Paysannisme et régulation de l'homme*.

¹³ Cyrille de Jérusalem, 2^{ème} *catéchèse mystagogique*, 5, sq, P.G. 33, 1081 ou *Lettres chrétiennes*, n° 7, p. 42, n° 5-6-7.

« ...et ne fait pas celles-ci... »

Comme nous venons de le voir, en Mt 5, 17-20, *faire un commandement* se balance avec *délier* = *interpréter un commandement*. Ici, dans la parabole de la Maison sur rocher et sur sable, *faire la Parole* se balance avec *ne pas faire la Parole*. D'après la loi des dominos formulaires, nous pensons qu'on peut établir l'équivalence entre *ne pas faire* et *délier-interpréter*.

A ceux qui, après avoir entendu la Parole et l'avoir apprise par l'audition, *la font*, c'est-à-dire la globalise et la mémorise, afin de livrer tout leur être à la transformation « morale » que cette Parole va opérer dans le cœur-mémoire, à la manière d'un ferment ou d'une semence, et à la compréhension que cette Parole va induire dans leur intelligence, par un don gratuit de Dieu, s'opposent donc ceux qui *ne la font pas*, c'est-à-dire ceux qui, après avoir entendu la Parole et l'avoir apprise par l'audition, se livre sur elle à une activité purement humaine, intellectuelle (pour en comprendre le sens) et morale (pour la mettre en pratique).

« ... qui a bâti sa maison ... »

Analogie apprendre-bâtir

Pourquoi celui qui apprend par l'audition la Parole est-il semblable à un constructeur ? Parce qu'il y a une profonde analogie gestuelle entre *construire une maison* et *apprendre une leçon de style global-oral en présence d'un enseignant*.

Les maisons palestiniennes sont construites avec des briques de terre séchée. Façonnées par l'homme, elles sont toutes semblables et forment des petites unités que l'on va assembler pour former les murs. Pour construire une maison, il faut généralement deux personnes : une qui passe les briques, l'autre qui les pose, l'une à côté de l'autre, en les scellant avec un ciment.

Apprendre une leçon de style global-oral, c'est recevoir d'un enseignant, une à une, les briques récitationnelles que constituent les schèmes rythmiques, formulaires comme les briques. C'est les juxtaposer, en les déposant dans son cœur-mémoire les unes après les autres mais c'est surtout les imbriquer, en les cimentant par la répétition de plusieurs schèmes rythmiques consécutifs, afin que la mémoire fonctionne sans défaillance dans la restitution de la consécution de ces schèmes rythmiques.

L'analogie gestuelle entre l'acte de construire une maison de briques et l'acte d'apprendre une leçon, dans cette pédagogie en miroir et en écho, spécifique des milieux traditionnels de style global-oral, révèle une analogie encore plus profonde : s'instruire, c'est se construire (ce n'est sans doute pas sans raison qu'en français, ces deux mots ont la même racine *struct*).

« Celui qui apprend ces leçons et les rejoue avec tout son être, construit sa construction qui est instruction, sur la pierre. Celui qui apprend ces leçons et ne les rejoue pas avec tout son être, construit sa construction qui est instruction, sur le sable. »¹⁴

« Là, sans métaphore et à la lettre, « instruire », c'est « bâtir » l'Homme, presque « recréer » l'Homme, mimodramatiquement, intellectuellement, moralement. Par son Instruction qui est Construction, et quasi Création, l'Abbâ engendre ses Berâs « à son image et à sa ressemblance » gestuelles et globales. Il est dans ses Berâs et ses Berâs sont en lui, geste propositionnel par geste propositionnel et donc geste interactionnel par geste interactionnel. On est ce qu'on sait. »¹⁵

« Dis-toi que la catéchèse est un édifice : si nous ne creusons pas pour les fondations, si nous n'assurons pas les joints de la construction, la cohésion de la maison, pour qu'elle ne comporte aucune malfaçon qui rendrait caduque la construction, absolument inutile sera lui-même le premier travail. Il faut au contraire joindre successivement pierre à pierre et accorder angle à angle, en arasant le superflu : c'est ainsi qu'il faut aboutir à élever une construction impeccable. De même nous t'apportons, pour ainsi dire, les pierres de la science. Il faut écouter ce qui concerne le Dieu vivant ; écouter ce qui concerne le jugement ; écouter ce qui concerne le Christ ; écouter ce qui concerne la résurrection. Il y a quantité d'enseignements successifs, actuellement donnés sans lien, mais qui, le moment venu, le seront de façon systématique. Mais si tu ne les relies pas en leur ensemble et si ta mémoire ne retient pas les premiers, puis les suivants, l'architecte aura beau bâtir, tu n'auras qu'un édifice fragile. »¹⁶

¹⁴ Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du Geste*, Gallimard 1974, p. 195.

¹⁵ Marcel JOUSSE, *L'Anthropologie du Geste*, Gallimard 1974, p. 357.

¹⁶ Catéchèse de Cyrille de Jérusalem, P XII.

Cette analogie entre la construction et l'instruction se retrouve dans d'autres textes bibliques, en appelant d'ailleurs d'autres analogies. En voici quelques exemples :

La maison de la sagesse

« La Hokmâ a bâti sa maison,
elle a taillé ses sept colonnes.
Elle a immolé sa victime, elle a mélangé son vin,
puis elle a ordonné sa table.
Elle a envoyé ses servantes pour crier
sur les sommets des hauteurs de la ville:
« Quiconque est non instruit, qu'il vienne ici ! »
et au Manquant de coeur, elle dit :
« Venez, mangez mon pain
et buvez le vin que j'ai mêlé.
Quittez la non-instruction et vous vivrez
et marchez dans la voie de la Binâh (prudence) ». »
(Pr 9, 1-6, traduction Jousse)

Jousse retrouve dans ce texte un certain nombre d'expressions pédagogiques, qui montrent à l'évidence que ce repas de la sagesse est celui de la récitation-mémorisation, en particulier les expressions : « bâtir sa maison » et « tailler sept colonnes et ordonner sa table ».

Bâtir sa maison

Tout d'abord, la Sagesse bâtit sa maison, la maison pédagogique, l'école, tout comme le Rabbi palestinien reçoit dans sa maison d'école ses apprenants qui partagent sa vie et le servent, c'est-à-dire apprennent ses leçons.

De cette Maison pédagogique, le Rabbi est le Maître, « le Maître de Maison ». Cette expression n'a pas, en français, la résonance pédagogique qu'elle a dans le milieu rabbinique. Le Maître de maison est plus qu'un propriétaire, c'est un maître de construction, un architecte. Les Rabbis se comparent, en effet, à des constructeurs parce qu'ils sont des instructeurs, à des édificateurs parce qu'ils édifient en édifiant.

C'est de cette métaphore *instruire = construire* que joue Rabbi Shaoûl de Giscala dans les textes suivants:

« ...la Parole de sa grâce
qui a la puissance de construire l'édifice. »
(Ac 20, 32)

« Car la construction que vous êtes
a pour fondations les apôtres et les prophètes
et pour pierre d'angle le Christ Jésus lui-même.
En lui toute construction s'ajuste et grandit
en un temple saint dans le Seigneur.
En lui, vous aussi, vous êtes intégrés à la construction
pour devenir une demeure de Dieu dans l'Esprit. »
(Ep 2, 20-22)

C'est aussi dans l'équivalence *instruire = construire* que réside la logique gestuelle de cette parole de Jésus:

« Si quelqu'un m'aime,
il gardera ma Parole
et mon Père l'aimera
et nous viendrons à lui
et nous ferons chez lui notre demeure. »
(Jn 14, 23)

Celui qui s'instruit, construit une maison que Dieu peut habiter.

C'est toujours à cause de cette équivalence *instruire* = *construire* que les Rabbis appelaient leurs disciples des "fils". En effet, étymologiquement, en hébreu et en araméen, Fils = Ben = Berâ c'est le « Bâti », le « Construit ». ¹⁷

C'est encore à cause de cette équivalence *instruire* = *construire* que Jean-Baptiste peut dire aux Pharisiens:

« Dieu pourrait de ces pierres-ci tirer des fils pour Abraham. »

Il y a, en fait, un double jeu de mots, un, au niveau des sons: « Dieu pourrait de ces *abenayyâ* tirer des *benayyâ* pour Abraham. » et un, au niveau du sens: « Dieu pourrait de ces pierres *construire* des *instruits* pour Abraham. »

« Saint Jean Baptiste se trouve devant les Pharisiens qui lui disent: « Nous avons Abraham pour père, pour Abbâ ». Et Iôhânân l'Immergeur répond: « Elâhâ pourrait de ces pierres-ci mettre debout des fils pour Abraham ».

« Quelle espèce de rapport y a-t-il entre *Pierre* et *fils* ? Il y a ce rapport, c'est qu'en araméen, *Pierre* c'est *abenayyâ* et *fils* c'est *benayyâ*. Et en plus vous avez *mettre debout*. C'est qu'en effet, les *benayyâ* qui sont les fils, les disciples, les appreneurs, les récitants, se tiennent debout devant leur Enseigneur.

« Vous avez là trois mécanismes qui sont absolument araméens: d'abord ces jeux de mots: *abenayyâ* avec *benayyâ* et en plus, le geste des pierres qui sont levées, des *abenayyâ* debout comme les *benayyâ* debout pour réciter, et c'est pour cela que vous avez ce mot de Iéshoua que vous ne traduisez presque jamais dans son sens original, quand les appreneurs, les *benayyâ* de Iéshoua lui disent: « Qui sera RAB dans la Malkoutâ de Shemmayyâ ? » - Qui sera, au fond, le maître, le recteur de cette Université ? - Iéshoua prend un petit enfant et le met debout au milieu d'eux. Entendez-vous bien cela ? Il le met debout et il leur dit:

*Si vous ne répétez
et ne redevenez
comme des écoliers
point vous n'entrez
dans la Malkoutâ de Shemmayyâ. »* ¹⁸

Le Maître de Maison, c'est donc l'Instructeur regroupant des appreneurs, c'est quelqu'un qui est suffisamment instruit en Tôrâh, pour que son renom lui attire de nombreux appreneurs.

¹⁷ cf. Marcel JOUSSE dans *La Manducation de la Parole*, p. 105 note, p. 182, note 28; *Le Parlant, la Parole et le Souffle*, p. 228.

¹⁸ Marcel JOUSSE, *Hautes Études*, 23 février 1944, 15^{ème} cours, *La logique intraduisible des métaphores*, p. 274.

« Lorsqu'il s'est familiarisé avec (La Torâh) elle se dévoile à lui face à face, et s'entretient avec lui de tous ses mystères cachés et de toutes les voies secrètes qui sont restées dissimulées en son coeur depuis les temps premiers. Cet homme est alors véritablement initié à la Torah, il est un « maître de la maison », car elle lui a révélé tous ses mystères, ne lui en taisant ni dissimulant aucun. »¹⁹

Un certain nombre de paraboles de Jésus font allusion à ce Maître de Maison, en particulier:

« Tout Rabbi bien instruit
en le Royaume des Cieux
à quoi sera-t-il comparable ?
A un homme,
un Maître de maison,
qui sort, de son trésor,
du nouveau et du vieux. »
(Mt 13, 52)

Tailler sept colonnes et ordonner sa table

Pour Marcel Jousse, il s'agit là d'une allusion aux septaines de récitatifs dont se composaient souvent les colliers-compteurs de ces enseignants, septaines que l'on retrouve spécialement dans l'Évangile de Matthieu, en particulier, le collier-compteur de l'enfance de Iéshoua. N'oublions pas, en effet, que, dans ces milieux de mémorisateurs, il y avait nécessité de mettre de l'ordre dans l'ensemble des récitatifs appris pour n'en oublier aucun, et de les regrouper par sept, pour en faciliter le portage et la vérification. C'est à cette mise en ordre, cette ordonnance d'une récitation, que renvoient les mots: *sidra* en hébreu, *sadâr* en araméen, *taxis* en grec.

Dictionnaire des symboles

« La maison signifie l'être intérieur, selon Bachelard ; ses étages, sa cave et son grenier symbolisent divers **états de l'âme**. La cave correspond à l'inconscient, le grenier à l'élévation spirituelle.

« La maison est aussi un symbole féminin avec le sens de refuge, de mère, de protection, de sein maternel.

« La psychanalyse reconnaît en particulier, dans les rêves de la maison, des différences de signification, selon les pièces représentées, et correspondant à divers niveaux de la psyché. L'extérieur de la maison, c'est le masque ou l'apparence de l'homme ; le toit, c'est la tête et l'esprit, le contrôle de la conscience ; les étages inférieurs marquent le niveau de l'inconscient et des instincts ; la cuisine symboliserait le lieu des transmutations alchimiques, ou des transformations psychiques, c'est-à-dire un moment de l'évolution intérieure. De même les mouvements dans la maison peuvent être sur le même plan, ascendants ou descendants, et exprimer, soit une phase stationnaire ou stagnante de développement psychique, soit une phase évolutive, qui peut être progressive ou régressive, spiritualisante ou matérialisante. »²⁰

¹⁹ Zohar II, 94 b, Seuil 1980, p. 83.

²⁰ Jean CHEVALIER et Alain GHEERBRANT, *Dictionnaire des symboles*, Laffont, 1982, p. 604.

« ... qui a bâti sa maison *sur le rocher*... »

Notre interprétation de « faire la Parole » comme désignant un rapport particulier à la Parole, où c'est l'activité de Dieu qui occupe la place essentielle, l'homme s'abandonnant au travail de cette Parole dans son cœur-mémoire, afin que celle-ci produise en lui compréhension et action nous semble renforcée par le fait que celui qui apprend et fait la Parole construit sa maison sur le **rocher**.

Dans la Bible, dictionnaire des symboles par excellence, le Rocher est une analogie très fréquente de Dieu lui-même et, par voie de conséquence, de Iéshoua. Enumérons à plaisir quelques citations :

YHWH rocher

« Mais leur arc a été brisé par un puissant,
les nerfs de leurs bras ont été rompus
par les mains du Puissant de Jacob,
par le Nom de la **Pierre** d'Israël,
par le Dieu de ton père, qui te secourt,
par El-Shaddai qui te bénit. »
(Gn 49, 24-25)

« Car je vais invoquer le nom de YHWH ;
vous, magnifiez notre Dieu.
Il est le **Rocher**, son œuvre est parfaite,
car toutes ses voies dont le Droit. »
(Dt 32, 4)

« Jacob a mangé, il s'est rassasié,
Yeshurun s'est engraisé et il a regimbé.
Tu as engraisé, épaissi, élargi.
Il a repoussé le Dieu qui l'avait fait
et déshonoré le **Rocher** son salut. »
(Dt 32, 15)

« Tu oublies le **Rocher** qui t'a mis au monde,
tu ne te souviens plus du Dieu qui t'a engendré ! »
(Dt 32, 18)

« Comment donc un seul homme en met-il mille en fuite,
et comment deux en poursuivent-ils dix mille,
sinon parce que leur **Rocher** les a vendus
et que YHWH les a livrés ?
Mais leur rocher n'est pas comme notre **Rocher** ;
ce n'est pas à nos ennemis d'intercéder pour nous. »
(Dt 32, 30-31)

« YHWH est mon **rocher** et ma forteresse,
mon libérateur, c'est mon Dieu.
Je m'abrite en lui, mon **rocher**,
mon bouclier et ma force de salut. »
(Ps 17, 3-4)

« Vive YHWH et béni soit mon **rocher**,
exalté le Dieu de mon salut. »
(Ps 17, 47)

« Agrée les paroles de ma bouche
et le murmure de mon cœur,
sans trêve devant toi, YHWH,
mon **rocher**, mon rédempteur. »
(Ps 18, 15)

« Venez, crions de joie pour YHWH,
acclamons le **Rocher** de notre salut. »
(Ps 94, 1)

Le Christ rocher

Voici les deux passages où est raconté l'épisode de l'eau jaillie du rocher :

« Voici que je vais me tenir devant toi,
là, sur le rocher (en Horeb),
tu frapperas le rocher,
l'eau en sortira
et le peuple boira. »
(Ex 17, 6)

« YHWH parla à Moïse et dit :
« Prends le rameau
et rassemble la communauté,
toi et ton frère Aaron.
Puis sous leurs yeux,
dites à ce rocher
qu'il donne ses eaux.
Tu feras jaillir pour eux de l'eau de ce rocher
et tu feras boire la communauté et son bétail. »
(Nb 20, 7-8)

et voici l'interprétation analogique qu'en fait l'apôtre Paul :

« Ils buvaient en effet à un rocher spirituel
qui les accompagnait,
et ce rocher c'était le Christ. »
(1 Co 10, 4)²¹

²¹ cf. Jean CHEVALIER et Alain GHEERBRANT, *Dictionnaire des symboles*, Robert Laffont/Jupiter, 1989, p. 818 : « Le symbolisme du rocher comporte des aspects divers, dont le plus évident est celui de l'immobilité, de l'immuable. C'est, dans la peinture chinoise de paysage, le sens du rocher opposé à la cascade, comme le **yang** au **yin**, comme le principe actif, mais non-agissant, au principe passif, mais impermanent.

« Cette immutabilité peut être celle du Principe suprême, ainsi le *Rocher d'Israël* du langage psalmique, qui n'est autre que **Yahvé**. De même dans le Cantique d'adieux de Moïse :

« *Il est le Rocher, son œuvre est parfaite,
Car toutes ses voies sont le Droit.
C'est un Dieu fidèle et sans iniquité,
Il est Rectitude et Justice.* »
(Dt 32, 4)

Celui qui écoute la parole de Iéshoua et qui la fait, bâtit sa maison pédagogique sur Dieu lui-même puisque, renonçant à toute activité purement humaine pour comprendre et pratiquer la Parole, il s'appuie entièrement sur Dieu.

En fait, Rabbi Iéshoua n'a eu qu'un seul souci, à travers son enseignement : faire revenir à la parole même de Dieu, en deçà de toute interprétation humaine, intellectuelle ou morale.

Cela se manifeste déjà par le fait que Iéshoua « enseigne avec autorité » et non pas comme les scribes et les pharisiens, dont l'enseignement reposait sur l'échange et la confrontation des points de vue, entre maîtres et élèves, comme en témoigne l'évangile de Luc, lors du recouvrement de l'enfant Iéshoua au Temple : « il les écoutait et les interrogeait ». Effectivement, les évangiles ne font pas état de discussions entre Iéshoua et ses disciples, ni même d'interprétations de la Tôrah faites par Iéshoua, sauf dans les rares cas de controverses avec les autres rabbis. Or, Iéshoua insiste, par ailleurs, sur le fait que son enseignement ne vient pas de lui mais de son Père, qu'il enseigne, non en son nom propre, mais au nom de son Père.

« Ma doctrine n'est pas de moi
mais de celui qui m'a envoyé.
Si quelqu'un veut accomplir son vouloir,
il verra si ma doctrine est de Dieu
ou si je parle de moi-même. »
(Jn 7, 15-16)

« Mais celui qui m'a envoyé est véridique
et ce que j'ai appris de lui,
je le récite dans le monde. »
(Jn 8, 26)

« Je ne fais rien de moi-même:
ce que l'Abbâ m'a enseigné,
je le récite. »
(Jn 8, 28)

« Or vous voulez me tuer,
moi qui vous dis la vérité
que j'ai entendue de Dieu. »
(Jn 8, 40)

« Car moi, je ne parle pas de moi-même,
mais l'Abbâ qui m'a envoyé,
lui, m'a donné commandement:
que dire et comment parler.
Et je sais que son commandement est vie éternelle.
Les choses donc que je dis,
comme l'Abbâ me l'a dit,

« Même identification en ce qui concerne le rocher du désert, dont Moïse fait jaillir la source : fontaine de vie et manifestation des possibilités originelles. Dans l'Ancien Testament, le rocher est symbole de la force de Yahvé, de la solidité de son Alliance, de sa fidélité. Les Psalmistes dans leur détresse (*Psaume* 18, 3 ; 19, 15) invoquent Dieu comme un rocher. Moïse apparaît aussi comme l'homme du rocher, d'où il fait jaillir les eaux vives d'un coup de sa baguette. Ce rocher préfigure la Christ. Le *rocher spirituel* d'où coule le breuvage de vie est expressément identifié par saint Paul au Christ (1 Co 10, 4). »

ainsi je dis. »
(Jn 12, 49-50)

Cet enseignement d'autorité, ne souffrant aucun commentaire humain, est donc destiné à faire revenir à la Parole même du Père. C'est la raison pour laquelle Rabbi Iéshoua insiste sur le fait que nous n'avons qu'un seul abbâ, celui des Cieux. Et c'est aussi la raison pour laquelle Rabbi Iéshoua remet en cause la Tôrâh orale des rabbis, parce qu'elle « annule la parole de Dieu ».

« **qui a bâti sa maison sur le sable** »

Notre interprétation de « ne pas faire la Parole » comme désignant un autre rapport à la Parole, où l'activité de l'homme occupe la place essentielle, celui-ci se livrant face à cette Parole à tout un travail intellectuel de compréhension et à tout un travail moral de mise en pratique, est renforcée par le fait que celui qui apprend la Parole et ne la fait pas construit sa maison sur le **sable**.

La Bible utilise souvent la formule « aussi nombreux que le sable de la mer » :

« Je rendrai ta postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel
et que le sable qui est sur le bord de la mer. »

(Gn 22, 17)

« Je te comblerai de bienfaits
et je rendrai ta descendance comme le sable de la mer,
qu'on ne peut pas compter,
tant il y en a. »

(Gn 32, 13)

« Ils partirent ayant avec eux toutes leurs troupes,
un peuple nombreux comme le sable au bord de la mer,
avec une énorme quantité de chevaux et de chars. »

(Jos 11, 4)

« Sur eux il fait pleuvoir une nuée d'oiseaux,
autant de viande que de sable au bord des mers. »

(Ps 77, 27)

« Ne nous retire pas ta grâce,
pour l'amour d'Abraham ton ami,
et d'Isaac ton serviteur
et d'Israël ton saint,
à qui tu as promis une postérité nombreuse
comme les étoiles du ciel
et comme le sable sur le rivage de la mer. »

(Dn 3, 36)

« C'est bien pour cela que d'un seul homme,
et déjà marqué par la mort,
naquirent des descendants comparables par leur nombre
aux étoiles du ciel
et aux grains de sable sur le rivage de la mer,
innombrables... »

(He 11, 12)

Le sable évoque donc la multiplicité innombrable :

« Le symbolisme du sable vient de la multitude de ses grains. Les âges écoulés, enseigne le Bouddha, sont *plus nombreux encore* que les grains de sable contenus entre la source et l'embouchure du Gange (*Samyutta Nikaya*, 2, 178). La même idée se retrouve dans *Josué*, 11, 4 : *Ils partirent, ayant avec eux toutes leurs troupes, une multitude innombrable comme le sable de la mer*. La constitution

rituelle des *monts de sable* au Cambodge – substitués manifestes de la *montagne centrale* – est également liée au symbole de la multitude : le nombre des grains de sable est celui des péchés, dont on se défait, des années de vie qu'on sollicite.

« Les poignées de sable jetées lors de certaines cérémonies du **Shinto** représentent la pluie, ce qui est encore une forme du symbolisme de l'abondance. Dans des circonstances particulières, le sable peut aussi se substituer à l'eau dans les ablutions rituelles de l'Islam. Il est purificateur, liquide comme l'eau, abrasif comme le feu.

« Facile à pénétrer et plastique, il épouse les formes qui se moulent en lui : à cet égard, il est un symbole de matrice. Le plaisir que l'on éprouve à marcher sur le sable, à s'étendre sur lui, à s'enfoncer dans sa masse souple – qui se manifeste sur les plages – s'apparente inconsciemment au *regressus ad uterum* des psychanalystes. C'est effectivement comme une recherche de repos, de sécurité, de régénération. »²²

Dans la parabole de la Maison sur Rocher et sur Sable, le sable se balance avec le rocher. Le symbolisme du sable n'est donc pas épuisé par la multiplicité qu'il évoque. Il est également à rechercher dans la relation qui existe entre le sable et le rocher : le sable, c'est du rocher effrité par l'érosion et réduit en une multitude de grains. Or, le rocher est symbole de Dieu. Si nous admettons que tout scénario physique entre deux éléments naturels symbolise un scénario métaphysique entre les archétypes auxquels renvoient ces éléments, le sable renvoie donc à un Dieu éclaté en multitude, ou plus précisément à la Parole de Dieu éclatée en multitude : la multitude des commentaires sans doute, réalisée par celui qui, précisément, ne fait pas la Parole, c'est-à-dire l'interprète de façon purement humaine ; la multitude des préceptes (allusion possible aux 613 commandements de la Tôrah orale) de celui qui pratique la Parole de Dieu au lieu de la faire.

Il semblerait donc que, dans cette parabole, à travers les analogies du rocher et du sable, Rabbi Iéshoua oppose les deux Tôrah : la Tôrah écrite, reçue directement de Dieu, et la Tôrah orale des Savants-dans-les-Ecritures, interprétation humaine plusieurs fois dénoncée par Iéshoua dans les évangiles comme annulant la Parole de Dieu :

« Vous annulez la Parole de Dieu
par votre tradition à vous, que vous vous transmettez.
Et vous en faites beaucoup de pareilles! » »
(Mc 7, 13)

« Vous avez annulé la Parole de Dieu
au moyen de votre tradition à vous. »
(Mt 15, 6)

²² Jean CHEVALIER et Alain GHEERBRANT, *Dictionnaire des symboles*, Robert Laffont/Jupiter, 1989, p. 837-838.

« ... **Et la pluie est tombée...** »

Interactions

Recensons quelques gestes transitoires de la pluie :

La pluie tombe du ciel
La pluie tombe sur la terre
La pluie vient des nuages
La pluie arrose le sol
La pluie féconde la terre
La pluie fait pousser les plantes
La pluie inonde la terre
La pluie fait déborder les rivières et les torrents

Tous ces gestes transitoires de la pluie peuvent être analogiquement appliqués à la Parole de Dieu. C'est la raison pour laquelle, dans la Bible, la pluie est une analogie²³ de la Parole de Dieu. En voici une illustration à partir de quelques textes.

Pluie et parole

« Ruisselle ma doctrine comme la pluie,
descende ma parole comme rosée,
comme les ondées sur la verdure,
comme les averses sur l'herbe. »
(Dt 32, 2)

« A chaque pause, nul ne répliquait
et sur eux, goutte à goutte, tombaient mes paroles.
Ils m'attendaient comme la pluie,
leur bouche s'ouvrait comme pour l'ondée tardive. »
(Jb 29, 22-23)

« Comme la pluie et comme la neige
descendent des cieux et n'y remontent pas,
sans avoir arrosé la terre, l'avoir fécondée et fait germer,
pour qu'elle donne la semence au semeur et le pain comestible,
de même la parole qui sort de ma bouche ne me revient pas sans résultat,
sans avoir fait ce que je voulais et réussi sa mission. »
(Is 55, 10-11)

« Jésus, fils de Sira, Eléazar, de Jérusalem,
qui a répandu comme une pluie la sagesse de son coeur. »
(Si 50, 27)

Tôrâh et eau

Voici un commentaire du « Cantique des Cantiques »
fait par les Rabbis:

« Sont comparables les Dabârs de la Torâh
à de l'eau, car il est dit :
« Vous tous qui avez soif,
venez vers l'eau » (Is 55)

²³ Marcel Jousse dirait que la pluie est un *analogème* de la Parole de Dieu

De même que l'eau
(est) d'un bout du monde à l'autre bout,
Ainsi la Torâh
(est) d'un bout du monde à l'autre bout.

De même que l'eau
(est) la Vie pour le Monde,
Ainsi la Torâh
(est) Vie pour le Monde.

De même que l'eau
rafraîchit la néfesh,
Ainsi la Torâh
...

De même que l'eau
purifie l'homme de la souillure,
Ainsi la Torâh
purifie le souillé de sa souillure.

De même que l'eau
purifie le corps,
Ainsi la Torâh
purifie le corps.

De même que l'eau
tombe goutte à goutte
et fait des fleuves et des fleuves,
Ainsi la Torâh
...

Un homme apprend deux halakôt aujourd'hui
et deux halakôt demain,
Jusqu'à ce qu'il soit fait
comme un fleuve jaillissant. »²⁴

« De même que les eaux quittent l'endroit élevé
et vont vers l'endroit bas,
Ainsi les Dabârs de la Torâh point ne demeurent,
sauf en celui dont le savoir est abaissé. »²⁵

Eau, manne et Tôrah

L'identité entre Manne et Tôrah est fortement soulignée, dans les textes de la tradition juive.

D'une part, ce n'est pas une simple coïncidence si toutes deux sont données au Sinaï par Dieu, par l'intermédiaire de Moïse. Ce n'est pas une simple coïncidence non plus si toutes deux sont placées côte à côte dans l'Arche d'Alliance.

« ...l'arche de l'alliance entièrement recouverte d'or,
dans laquelle se trouvaient
une urne d'or contenant la manne,

²⁴ A. COHEN, *Le Talmud*, Payot 1976, p. 184.

²⁵ Rabbi Hanina ben Iddi, Taanithya, *Talmud de Babylone*.

le rameau d'Aaron qui avait fleuri,
et les tables de l'Alliance. »
(He 9, 4)

Un texte du Talmud nous suggère le lien ontologique qui les lie toutes deux en affirmant que, de même qu'il ne saurait y avoir de science sans intelligence et d'intelligence sans science, il ne saurait y avoir de manne sans Tôrah et de Tôrah sans manne.

« S'il n'y a pas de Science,
il n'y a pas d'Intelligence.
S'il n'y a pas d'Intelligence,
il n'y a pas de Science.

S'il n'y a pas de Pain,
il n'y a pas de Tôrah.
S'il n'y a pas de Tôrah,
il n'y a pas de Pain. »
(Rabbi Eléazar ben Azariah, *Abot III*, 17 a)

Dans le psaume 147, nous passons de la Parole de Dieu, à la neige et au givre, puis des glaçons et du froid, nous revenons à la Parole de Dieu, identifiée au verset 20 à la Tôrah révélée à Jacob et Israël.

« Il envoie sa parole sur la terre:
rapide, son verbe la parcourt.
Il étale une toison de neige,
il sème une poussière de givre.

Il jette à poignées des glaçons;
devant ce froid, qui pourrait tenir ?
Il envoie sa parole: survient le dégel;
il répand son souffle: les eaux coulent.

Il révèle sa parole à Jacob,
ses volontés et ses lois à Israël.
Pas un peuple qu'il ait ainsi traité,
nul autre n'a connu ses volontés. »
(Ps 147, 15-20)

La logique interne de ce texte peut échapper si on n'a pas présent à la mémoire, que la couleur de la Manne était le blanc, comme celle de la neige, et que son aspect était comme celui du givre, répandu sur le sol chaque matin, comme la rosée.

« Cette couche de rosée évaporée,
apparut, sur la surface du désert,
quelque chose de menu, de granuleux,
de fin comme du **givre** sur le sol. »
(Ex 16, 14)

« C'était blanc (*couleur de la neige*),
cela avait goût de galette au miel. »
(Ex 16, 31)

« Il ne fondait pas non plus, cet aliment divin
semblable au **givre** et si facile à fondre. »
(Sg 19, 21)

Le psaume 147 passe donc, en réalité, de la Tôrâh à la Manne, et de la Manne à la Tôrâh, ce qui confirme bien leur unité profonde et donc l'analogie entre La Parole de Dieu et la pluie sous tous ses états : neige, givre, rosée.

Pluie et Dieu

« Connaissons, appliquons-nous à connaître YHWH ;
sa venue est certaine comme l'aurore ;
il viendra pour nous comme l'ondée,
comme la pluie de printemps qui arrose la terre. »
(Os 6, 3)

Pluie et Messie

« Il descendra comme la pluie sur le regain,
comme la bruine mouillant la terre. »
(Ps 71, 6)

Terre et âme

« Dieu, c'est toi mon Dieu, je te cherche,
mon âme a soif de toi,
après toi languit ma chair,
terre sèche, altérée, sans eau. »
(Ps 62, 2)

« Je tends les mains vers toi,
mon âme est une terre assoiffée de toi. »
(Ps 142, 6)

Pluie et justice

« Cieux, épanchez-vous là-haut,
et que les nuages déversent la justice,
que la terre s'ouvre et produise le salut,
qu'elle fasse germer en même temps la justice. »
(Is 45, 8)

« ... les torrents sont venus... »

Si la pluie est un analogème de la Parole de Dieu, tombant du ciel et fécondant la terre, les torrents semblent être un analogème des paroles humaines, pour la Bible :

« Des eaux profondes, voilà les paroles de l'homme,
un torrent débordant, une source de vie. »
(Pr 18, 4)

« Le conseil est une eau profonde dans le coeur humain,
l'homme entendu n'à qu'à puiser. »
(Pr 20, 5)

« Des torrents d'eau ne peuvent éteindre l'amour
et les fleuves ne le submergeront pas. »
(Ct 8, 7)

« ... et les vents ont soufflé et se sont déchaînés... »

Formules bibliques

« Tu prends les vents pour messagers (anges),
pour serviteurs un feu de flammes. »

(Ps 104, 4)

« Ils entendirent le pas de YHWH Dieu
qui se promenait dans le jardin à la brise du jour. »

(Gn 3, 8)

« Et voici que YHWH passa.
Il y eut un grand ouragan,
si fort qu'il fendait les montagnes
et brisait les rochers, en avant de YHWH,
mais YHWH n'était pas dans l'ouragan ;
et après l'ouragan, un tremblement de terre,
mais YHWH n'était pas dans le tremblement de terre ;
et après le tremblement de terre, un feu,
mais YHWH n'était pas dans le feu ;
et après le feu,
le bruit d'une brise légère.

Dès qu'Elie l'entendit,
il se voilâ le visage avec son manteau ,
il sortit
et se tint à l'entrée de la grotte. »

(1 R 19, 11-13)

« Le vent souffle où il veut
et tu entends sa voix,
mais tu ne sais pas d'où il vient ni où il va.
Ainsi en est-il de quiconque est né de l'Esprit. »

(Jn 3, 8)

« Le jour de la Pentecôte étant arrivé,
ils se trouvaient tous ensemble dans un même lieu,
quand, tout à coup, vint du ciel
un bruit tel que celui d'un violent coup de vent,
qui remplit la maison où ils se tenaient.
Ils virent alors apparaître des langues qu'on eût dites de feu ;
elles se partageaient,
et il s'en posa une sur chacun d'eux.

Tous furent alors remplis de l'Esprit Saint
et commencèrent à parler en d'autres langues,
selon que l'Esprit leur donnait de s'exprimer. »

(Ac 2, 1-4)

Documents annexes

Les énigmes sarthoises

Devinaille, devinaille

Qu'est-ce qui rit en descendant
et qui pleure en remontant ?

Le seau qui va au puits

en descendant le seau sautille de coté et d'autre
la poulie émet un rire

en remontant le seau dégouline (= pleure)
la poulie grinche.

Formulaire talmudique

« Quiconque apprend la Torah
et ne répète pas celle-ci,
il est comparable
à un homme qui sème
et qui ne moissonne pas.

Quiconque apprend la Torah
et oublie celle-ci,
il est comparable
à une femme qui enfante
et qui ensevelit son enfant.

Quiconque apprend la Torah
et qui ne fait pas apprendre celle-ci
il est comparable
à un myrte du désert
qui n'est point senti dans son parfum. »
(Rabbi Yohanan, *Berakh.* 47 b)

Commentaire personnel

La pluie, c'est la parole de Dieu,
car elle vient du ciel
et féconde la terre en la pénétrant.

Le torrent, c'est la parole de Dieu
devenue parole humaine.

C'est le fleuve des interprétations rabbiniques
dont le flot grossissant noie l'homme
dans la multiplicité des interprétations purement humaines
et la multiplicité des pratiques.

La maison, c'est la construction-instruction
dont la finalité est d'être le lieu où Dieu vient habiter.
C'est la femme qui accouche en son sein
de l'incarnation de la Parole de Dieu.

Apprendre la Parole de Jésus et la faire,
c'est bâtir cette maison sur Dieu directement (le rocher),
sur sa Parole authentique – la Torah écrite –
débarrassée du fleuve des commentaires.

Le sable, c'est du rocher réduit en petits grains,
par l'érosion de la mer,
la mer étant l'eau sur terre,
c'est-à-dire la parole de Dieu devenue parole humaine.
Le sable, c'est Dieu en mille morceaux
qu'aucune construction-instruction ne peut accueillir.

Le vent, c'est l'Esprit,
c'est la compréhension
ici en tumulte et déchaînée.

Et son écroulement fut grand = *rab* !

Déroulement du stage

Matériel à prévoir

6 briques (6 livres à défaut)

un rocher

du sable

un magnétophone

la cassette de bruitage

une bougie

des allumettes

des grandes affiches

des feutres

du scotch

une paire de ciseaux

Première demi-journée

Présentation du travail

Apprenage de la récitation de la Maison sur Rocher et sur Sable

Prière monologique

Partage d'évangile sur la récitation

Travail sur la bougie : la flamme, la fumée, la cire

Rédiger par écrit, personnellement, les analogies

Deuxième demi-journée

Remémoration de la récitation de la Maison

Prière monologique

Apprendre, c'est bâtir

Ecouter ou apprendre

Mime du constructeur

Travail sur la maison : recherche des analogies

recherche de l'archétype

Travail sur le rocher

Mise en présence de l'objet :

Travail des sens : toucher, odorat.

Rejeu du rocher dans ses gestes caractéristiques

Rejeu du rocher dans ses gestes transitoires :

son histoire

sa relation avec l'environnement

son utilisation

Expression picturale

et mise en commun de cette expression

Troisième demi-journée

Répétition de la récitation de la Maison

Apprenage du cantique de Moïse Dt 32, 3-4

Suite du travail sur le rocher

Recherche de l'archétype :

associations libres

balancement sensible- non sensible

Travail sur le sable, la pluie

Mise en présence de l'objet :

Travail des sens : toucher, odorat.

Ecoute de diverses sortes de pluie.

Rejeu du sable dans ses gestes caractéristiques

Rejeu du sable dans ses gestes transitoires :

son histoire

sa relation avec l'environnement

son utilisation

Expression picturale

et mise en commun

Recherche de l'archétype :

associations libres

balancement sensible- non sensible

Recherche du scénario « métaphysique » à partir du scénario physique